

---

Emmanuel SOUCHIER, Étienne CANDEL, Gustavo GOMEZ-MEJIA, avec la collab. de Valérie Jeanne PERRIER, *Le Numérique comme écriture. Théories et méthodes d'analyse*

Paris, A. Colin, coll. Codex, 2019, 358 pages

Jean-François Tétu

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/23183>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.23183

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 481-483

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jean-François Tétu, « Emmanuel SOUCHIER, Étienne CANDEL, Gustavo GOMEZ-MEJIA, avec la collab. de Valérie Jeanne PERRIER, *Le Numérique comme écriture. Théories et méthodes d'analyse* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/23183> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.23183>

---

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0 The Creative Commons license icons: CC (Creative Commons), BY (Attribution), NC (Non-Commercial), and ND (No Derivatives).

**Emmanuel SOUCHIER, Étienne CANDEL, Gustavo GOMEZ-MEJA, avec la collab. de Valérie Jeanne-Perrier, *Le Numérique comme écriture. Théories et méthodes d'analyse***

Paris, A. Colin, coll. Codex, 2019, 358 pages

Ce très beau livre présente à la fois une somme théorique (26 pages de bibliographie) et un manuel pratique, très clair et rempli d'illustrations, à destination des étudiants et de leurs enseignants. Il comporte un cadre théorique qui est une vaste synthèse de travaux antérieurs sur l'écriture et le document numérique (reprise de concepts maintenant partagés comme *architexte*, *signes passeurs* ou énonciation éditoriale) ; mais c'est aussi une méthode d'analyse, conduite pas à pas jusqu'à la conclusion en forme de tableau. En effet, l'écriture numérique, ou plutôt le numérique comme écriture ainsi que le veut le titre, est un univers composite comportant quatre pôles (*l'éditorialisation*, *la modélisation*, *l'exploitation* ou le pilotage et, enfin, *l'incorporation*) qui sont systématiquement explorés et reliés d'un bout à l'autre de ce livre. Mais ce dernier appartient aussi à la lignée déjà longue des travaux d'inspiration sémiologique qui visent à déconstruire la naturalisation du social et ici, en outre, celle de l'industrialisation des dispositifs qui instrumentalisent l'usager au profit des industries dominantes de ce domaine.

Il s'agit de fonder le discours sur le numérique sur les formes réelles du texte, d'où une série de « gammes », comme on dirait en musique, de notions et de pratiques pour analyser ces objets « composites » (définition p. 303), objets matériels et représentations à la fois, faits, d'une part, d'un écran et, d'autre part, de logiciels, de discours et de gestes.

La première partie développe cette véritable théorie du numérique comme écriture en quatre propositions qui constituent les quatre premiers chapitres : le numérique, c'est de l'écriture (p. 21-77) ; la technologie, c'est de l'humain (p. 79-115) ; les écrans, ce sont des médias (p. 117-158) ; le formatage, c'est du pouvoir (p. 159-191). L'écriture, ou plutôt la « lecture-écriture » est d'abord analysée comme un dispositif de *lettrure*, selon le néologisme proposé ici qui met en évidence le fait que lire, c'est faire (p. 25). Il faut donc en premier lieu éclairer les enjeux de ce faire-faire qui comporte une rupture sémiotique entre l'espace de stockage (la mémoire) et celui de l'affichage (l'écran). Au fond, il s'agit de *penser l'impensé* des pratiques ordinaires à partir de choses qui sont parfois déjà bien balisées (« la forme informe l'information », p. 33), et parfois bien moins comme la terminologie et les représentations construites par l'industrie.

Jusqu'au numérique, il suffisait en somme de « savoir lire » pour lire, alors qu'il faut désormais un dispositif technique (passage des données au texte lisible sur écran), une source d'énergie et des logiciels. D'où la nécessité d'analyser successivement les quatre cadres de l'écrit d'écran : le cadre matériel, le cadre système, le cadre logiciel et le cadre du document (p. 52). Cela conduit aux pratiques sociales qui comportent deux mouvements, la *narrativisation* et la *visualisation* (p. 54). Forts de la connaissance de la transformation historique de l'image du texte, les auteurs montrent comment l'internet réinvente l'éditorialisation dans un processus d'industrialisation des pratiques d'expression et d'échange, produit par les entreprises qui sont devenues les acteurs décisifs d'une économie communicationnelle planétaire (p. 68).

Et c'est bien parce que le numérique, c'est du lisible et du scriptible qu'on peut saisir le technique comme de l'humain, objet du second chapitre. Après une analyse rapide de l'image numérique et des discours d'escorte, les auteurs interrogent les outils dans la perspective ouverte par André Leroi-Gourhan, celle de l'externalisation des facultés humaines qui exigent ici trois sortes d'outils, pour le stockage (mémoires du disque dur ou des clés USB), pour la lecture (les écrans et leurs particularités), pour l'inscription (souris et clavier). Ces outils transforment nos pratiques à un point tel qu'il convient ensuite d'examiner de plus près le corps et ses gestes (p. 95), les postures d'abord puis les « gestes formels » et les « formes gestuelles » récurrents et reconnaissables. Viennent ensuite les « effigies du corps à l'écran » et leur apprentissage et, surtout, l'emprise de l'économie scripturaire : « Il faut faire travailler nos corps au profit de l'industrie » (p. 106). C'est enfin la mémoire, ses conditions matérielles, leur rôle de médiateur documentaire et l'image trompeuse du « nuage » qui impose notre dépendance à l'égard d'infrastructures distantes. Finalement, au rebours d'A. Leroi-Gourhan, les dispositifs imposent de réintégrer de nouvelles postures et de nouvelles compétences.

Le troisième chapitre est consacré aux écrans comme média dont l'analyse se fait de plus en plus fine, à commencer par la dissociation entre stockage et affichage, avant l'étude des « *vireframes* » (les maquettes de mise en pages) et celle de l'espace du texte. Cela conduit aux formes de construction narratives et visuelles. Les auteurs développent des propositions qui, au fur et à mesure de l'avancée du livre, se font de plus en plus originales. Il en va ainsi des écrans comme dispositifs de communication où la simplicité apparente des interfaces est vivement

déconstruite. C'est en fait ici le rôle décisif des *architectes* qui se fait jour à travers les pratiques « obligées ». Car les possibilités d'action sont infiniment moindres que les promesses de leurs auteurs ne le laissent croire, et c'est la normalisation qui, *in fine*, configure la communication. On a là une analyse tout à fait intéressante du dispositif où les auteurs mêlent l'inscription spatiale (tabulaire), l'histoire des formes textuelles héritées du passé et l'ancrage corporel de la mémoire dans nos gestes et modalités d'action. Les dispositifs apparaissent alors comme des « contrats d'usage » (p. 132) qui expriment les cadres et les normes qui conditionnent les relations sociales. Car, au fond, et c'est une dimension profondément originale de ce livre, l'analyse fait percevoir le formatage des relations sociales imposées par les « grands » (les géants du web aussi appelés Gafa pour Google, Apple, Facebook et Amazon) qui sous-tend largement tout l'édifice analytique.

Cela passe aussi par un nouveau rapport entre le temps mesuré (le temps des horloges) et le temps vécu (Henri Bergson repris par Lewis Mumford). Le simple passage de la dénomination du « temps réel » de l'ordre technique à l'ordre social montre la prégnance de l'industrie sur les relations sociales. « L'écriture, c'est la transformation du temps en espace » (p. 140), ce que montre bien la temporalité de nos *timelines*. Finalement, ce que prouve l'étude des écrans, c'est l'impératif de productivité induit par la logique industrielle du flux qui transfère une partie du travail aux usagers : cette logique, c'est la mise au travail des utilisateurs trompés par l'apparent confort des appareils.

« Les écrans numériques sont devenus le media dominant de notre société » (p. 158) et, ce faisant, ils imposent un cadre formel d'inscription du symbolique que les auteurs peuvent alors examiner sous l'angle du pouvoir, objet du dernier chapitre. *L'architecte*, concept proposé par Gérard Genette en 1979, et repris par Emmanuël Souchier et Yves Jeanneret en 1998 et 1999 (voir définition p. 301) en est le maître mot : disons que c'est le premier outil technique et intellectuel d'écriture d'un texte. Car, à l'écran, la « page blanche » n'existe pas : l'écriture sur écran est d'abord une mise en abîme dans un dispositif industriel d'écriture (p. 161) : « J'écris dans un outil d'écriture qui est lui-même écrit » (*ibid.*), lequel est une mise en pratique d'une théorie communicationnelle (« fût-elle implicite »). Au fond, *l'architecte* est « le » moyen d'une *textualisation* des pratiques sociales qui fournit à la fois des modèles, des routines et des standards identiques pour tous les utilisateurs dont la personnalisation des produits ne peut être qu'une illusion. Avec *l'architecte*,

l'écriture entre dans la comptabilité et l'usage obligé de nos logiciels et des « acteurs objectifs de la gestionnarisation de la société » (p. 164). Le livre se poursuit avec une analyse du ou des codes, puis des néologismes qui « marquent la langue dominante du marché mondialisé » (p. 173). Nous écrivons désormais dans des « gabarits » qui font du texte numérique le produit d'une standardisation et d'une industrialisation. Au total, pour penser les enjeux de la consommation et de l'usage des médias informatisés, il faut les situer au sein de l'état global d'un marché mondialisé : nos outils sont les choix que nous faisons dans ce marché qui fournit autant nos marqueurs identitaires que nos marqueurs sociaux.

Bien plus courte que la première, la seconde partie (p. 197-228) constitue la partie « manuel » de cet ouvrage de façon tout à fait explicite comme son titre l'indique : « Observer et interpréter les textes numériques ». Il s'agit, mais de façon beaucoup plus pratique, de déconstruire la *lettrure* qu'on a vue précédemment. L'analyse de l'écriture conduit à interroger la composition des textes entre machines et utilisateurs, celle des techniques permet de voir que l'usage « est ancré dans un univers de représentations, d'idéaux et d'idéologies » (p. 199). Les titres des sous-chapitres est suffisamment clair pour permettre une présentation rapide. L'écriture, d'abord : comprendre l'incorporation des objets ; questionner l'accès à la mémoire. La déconstruction de la technique, ensuite, suit plusieurs étapes : décrire l'organisation du texte à l'écran ; comprendre l'impact du dispositif ; interroger les temporalités ; observer les impératifs de productivité (l'effet des manipulations) ; comprendre l'engagement de l'utilisateur. Autre temps : analyser les communications ; comprendre le pouvoir des outils d'écriture sur le social ; se projeter dans l'agir du code ; interroger les mots du numérique ; déconstruire les assemblages (notamment des « petites formes », définition p. 317) ; comprendre la marchandisation des objets (omniprésence de l'économie et de l'industrie qui montre l'emprise des acteurs privés et la place laissée aux acteurs extérieurs pour développer les logiciels qui correspondent à des anticipations de demande). Cette partie s'achève par des tableaux synthétiques pour l'analyse (p. 223 *sqq*) qui regroupent en quelques pages les étapes de l'analyse : préparer le corpus, approcher l'objet, déconstruire l'outil, analyser les médias numériques. Cela est remarquablement conduit.

Enfin, la dernière partie (p. 233-295) est constituée par une étude de cas dont le titre est, là encore, très explicite : « Pour une critique éclairée des écrans : des exemples pour comprendre ». Ces exemples

sont trois cas qui touchent à la plus vaste inscription du numérique. Le premier concerne « le mail ou l'écriture planétaire », qui a « trans-formé » le dispositif d'écriture et dont les auteurs explorent avec finesse la topologie, la matérialisation du temps en espace et la théâtralisation de la correspondance ; on y trouve en particulier une belle analyse des « signes passeurs » (les liens hypertextuels) qui permettent de passer de l'invisible au visible et une analyse tout à fait originale du lien social. Cela est suivi d'une étude sur les « métamorphoses du mail » où l'on voit bien que c'est le scripteur qui est instrumentalisé, et non Google qui prétend l'inverse. Le second cas, un peu plus récent, « le shopping sur smartphone » (p. 267), où on voit que toute application est à la fois un logo, une icône (un « signe passeur »), un programme (un « *architexte* ») et une marchandise. Lié au développement des réseaux sociaux au début de la décennie 2000, le dernier cas est consacré à « Facebook ou la vie "sociale" des réseaux » : la création d'un compte, la fabrique des « profils », la consommation prétendument « sociale » et, enfin, bien sûr, le « *business* ».

Ainsi s'achèvent les parcours des logiques qui sous-tendent l'univers numérique, dont on aura compris que, s'il place « l'écriture » en son centre, cette dernière ouvre un éventail très large où le public trouvera aisément les repères qu'il souhaite (notamment dans le glossaire, p. 301-322) dans ce livre appelé à devenir très vite une référence.

**Jean-François Tétu**

Université Lumière-Lyon 2, Enssib, Sciences Po Lyon,  
Université Claude Bernard-Lyon 1, Université Jean  
Moulin-Lyon 3, Elico, F-69000 Lyon, France  
jf-tetu[at]orange.fr